La chronique littéraire de C.G. Lemaire

Chronique d'un bibliomane mélancolique quand Theodor Adorno a voulu combattre l'antisémitisme

Adorno a prononcé cette phrase (il existe diverses traductions) où il affirmait qu'on ne pouvait plus faire de poésie après Auschwitz. Telle pensée peut laisser dubitatif, même si l'on en comprend la dimension pathétique, inouïe dans l'histoire de l'humanité. Aujourd'hui encore, je m'interroge. Le texte de cette conférence prononcée à Wiesbaden le 2 novembre 1962 à l'instigation du *Conseil de Coordination des Sociétés pour la Coopération entre Chrétiens et Juifs*, a été corrigé (ce que l'auteur n'avait fait que partiellement) dans *Gesalmmelte Schriften*, volume publié en 1986 à Franfort-sur-le-Main. Sans doute cet essai pourra-t-il nous aider à mieux comprendre ce que son auteur a voulu nous communiquer.

Theodor Ludwig Wiesengrund Adorno (1903-1969) est né à Franfort-sur-le-Main d'un père juif allemand, commerçant de son état, et d'une mère corse, **Maria Calvelli Adorno della Piana**, qui était cantatrice. Initié très tôt à la philosophie de Kant, il a étudié la sociologie, la psychologie, la philosophie, mais aussi la musicologie et l'histoire de l'art.

Il soutient sa thèse en 1924. Il se lie alors avec Walter Benjamin et Max Horkeimer. Il découvre cette même année l'œuvre d'Alban Berg qui le fascine. Il décide alors d'aller étudier la musique à Vienne. Il écrit des articles sur la musique contemporaine et compose des *lieder* et des quatuors. Il suit par ailleurs les cours de Karl Kraus. Il fait la connaissance de Georg Lukàcs, dont il apprécie les théories. Il retourne à Francfort pour y obtenir son habilitation et y écrit sur Freud et sur Kierkegaard. Il devient l'assistant de Paul Tillish. Son étude sur Kierkegaard paraît au début de 1933. Il ne peut plus faire jouer ses œuvres musicales en public (il est alors en train d'écrire un opéra, *Joe l'Indien*, inspiré de Mark Twain).

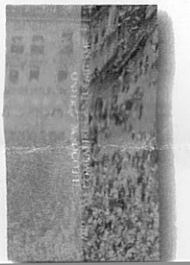
Contraint d'abandonner sa jeune carrière universitaire, il s'installe à Londres où il commence un travail sur Husserl. Il écrit des études sur le jazz, conçoit la notion d'industrie culturelle et publie un ensemble d'essais sur Alban Berg. En 1937, il se rend à Paris où il retrouve certaines de ses connaissances, comme son ami d'enfance Siegfried Kracauer. Il ne parvient pas à obtenir la nationalité française. En 1938 il part pour New-York où il entreprend une étude sur la radio. En 1941, il s'installe à Los Angeles. Il obtient la nationalité américaine en 1943 et ne retourne en Europe qu'en 1947. En 1957, il se voit offrir une chaire à l'université de sa ville natale. Il est l'un des principaux créateurs de la nouvelle École de Francfort, qui a eu une influence notable.

Cette étude bien tardive, dans une Allemagne de l'Ouest qui a été « dénazifiée », donne l'impression d'avoir été préméditée dans un contexte presque abstrait. Adorno souligne d'ailleurs l'anachronisme de sa réflexion. Il note néanmoins que le nationalisme extrême véhicule une dose d'antisémitisme. Celle-ci ne peut être remise en cause pour des motifs religieux. Il le regarde comme un retour du refoulé. Et il le définit comme un acte publicitaire. Il analyse les justifications qui le sous-tendent, comme, par exemple, l'interdiction de parler mal des Juifs.

Il s'efforce alors de voir comment combattre ce mal insidieux – il renvoie au livre qu'il a écrit avec Horkeimer, *La Dialectique de la raison*. Il en voit la cause dans l'éducation reçue dans le milieu familial depuis la plus tendre enfance. Cette éducation est opposée à celle de l'école et, plus généralement de la société. Pour lui, il est indispensable de mettre à bas les stéréotypes qui donnent une justification à l'antisémitisme. Et cela commence par une lutte contre tout nationalisme, qu'il considère comme un archaïsme.

Quand on lit ces pages aujourd'hui, on est frappé par leur terrible actualité. Ce qui, à la fin des années cinquante, n'était encore qu'une survivance d'une conception chargée d'amertume du destin de l'Allemagne, est devenu une réalité politique flagrante et les récentes élections en sont la démonstration, comme d'ailleurs aux États-Unis et même dans le reste de l'Europe. Oublions donc ces considérations sur la poésie, mais suivons-le sur cette voie car l'on ne peut qu'être inquiet des formes plus ou moins masquées et omniprésentes de l'antisémitisme, où le terme « sionisme » dissimule à peine la haine des Juifs perçus comme une menace sous-jacente permanente pour notre monde.

Toutefois, nous pouvons nous demander si ses solutions seraient suffisantes à conjurer ce danger qui est en train de miner la vieille Europe et qui dissimule en son sein d'antiques préjugés et des haines séculaires. ■



Theodor W. A. Adorno, ***Combattre l'antisémitisme***, traduit de l'allemand par Armand Croissant, Éd. Allia, 2025, 64 p., 7 €.